

Etude sur les sols

J'étais là, dans la vieille cuisine que nous venions de chauffer. Il y faisait désormais bon, d'une part par le boille, notre réserve d'eau chaude, dont le foyer ronflait, d'autre part par le feu que l'on voyait rayonner par la vitre du fourneau. Un peu penché en avant, je regardais le sol, de terre cuite, celui-là même qui avait pu être usé par le passage des générations de plus de deux siècles qui avaient habité là, plus dans la vieille cuisine du bas que dans les chambres du haut.

Un sol que d'aucuns auraient remplacé par un revêtement moderne, de catelles lisses que j'appelle « spicante ». Non, ils n'auraient pas toléré ce sol usé où l'on avait pu couper le bois nécessaire à alimenter la grande cheminée. Où l'on avait passé et repassé avec de gros souliers de travail, où l'on s'était tenu derrière la table, râclant les vieilles planelles de terre cuite avec ces même souliers, avec de la terre dessous parfois. Le chien avait pu se terrer dans un coin à l'heure où les hommes parlent et les femmes font la cuisine. On laisse tomber des objets sur le sol, on rentre et l'on sort. Jour après jour, pendant toutes ces années. Il était devenu vieux, le sol. Cent fois vieux. Abimé, ébréché, avec des trous, plusieurs fois restauré à la diable avec du ciment qui à son tour s'était poli. Et pourtant il avait sa mémoire à lui, qui vous en racontait des histoires. A tel point que c'aurait été un massacre que de remplacer. Il avait été nécessaire au contraire de le garder, de l'honorer, ainsi qu'on aurait pu le faire avec de vieux objets propres à vous parler du vieux temps, qui n'était pas forcément le bon vieux temps comme l'on dit, car trop dur. A tout le monde. On peut mourir à la naissance, entraînant le décès atroce de la mère. On peut mourir enfant. Et bien entendu en tout âge de la vie qui ne vous fera aucun cadeau. Maladie que l'on ne soigne pas, accident de travail dans la montagne, à couper des arbres. Il est vrai que ceux-ci au fur et à mesure que la civilisation avance et vous change les mœurs et que l'on exploite tout, de moins en moins gros. Les dangers restent les mêmes quand l'on vous fait filer ces charges sur le câble que l'on a tiré de ces hauts à la base même de la montagne, là-bas au hameau que l'on voit d'ici, tout petit.

Ce sol. Il me plaît. Je le respecte. Je l'ai même retouché pour remplacer la terre cuite là où il y avait des trous. Des manques. Il a belle allure quand même alors qu'il est bien propre. Récuré comme un sol moderne ! Presque lustré !

Et puis soudain j'ai levé la tête et j'ai vu le plafond. Là aussi une exception. D'un noir d'encre. Toutes ces fumées de l'ancien temps alors qu'il n'y avait même pas cette cheminée que l'on a taillée directement dans le mur, par cela affaiblissant la maison et qu'elles sortaient directement par la porte. On s'enfumait donc à volonté. On supportait. Tant qu'on avait un peu chaud, revenu glacé de ces montagnes alors que la neige commençait à tomber.

Tout noir, ce plafond, sauf les poutres, les vraies, de l'époque où l'on construisait la maison, il y a un temps presque inconcevable, mais que pour des raisons d'esthétiques, disons, l'on avait récemment débarrassées d'une suie dure comme de la pierre à la mailloche et à la gouge. Elles étaient alors devenue belles

brunes, couleur du bois qui pouvait être du cerisier, dur comme de l'os. Un beau plafond. Qui aurait fait frémir ces anciennes qui se mettaient joliment à la page en pratiquant en veux-tu en voilà ce nouveau « spicante » qui les ravissait tant. Le vieux, il fallait le jeter par la porte. On l'avait assez vu. On en avait assez de cette existence si dure dont on ne souviendrait plus guère que de temps en temps derrière la table, quand il vous arrivait d'évoquer le passé et d'y trouver quand même matière à plaisanter. Mais ne plus vivre comme en celui-ci, que diable. Tournons la page, transformons nos maisons, et surtout ces vieilles cuisines par trop vétuste dont le passé mérite d'être enfoui sous de nouveaux matériaux. Ils seront lisses, c'est vrai, il seront peut-être même beau à l'œil. Mais en aucun cas, ils ne pourront vous raconter ces vieilles histoires, de ce qui fut réellement vécu, dans la peine et la longueur du temps de cette maison, ici heureusement restée en l'état.

Tous ces éléments architecturaux, quand l'on restaure, sont, pour l'essentiel, à conserver. Il est vrai, si on le peut, si la maison peut se prêter à cela, et non être à moitié démolie afin d'offrir ces commodités que l'on estime indispensables à la vie d'aujourd'hui. Sans doute avec raison. Mais voilà, ainsi disparaissent ces témoignages d'autrefois qui doivent au moins être conservés, ici ou là, afin que les nouvelles générations sachent.

Tel est le but par exemple du Musée de plein air de Ballenberg, dans l'Oberland bernois. On a démonté des maisons typiques dans nombre de cantons du pays et on les a reconstruites ici, dans cet espace bucolique, en fait pas si tranquille que cela, avec le passage répété des avions militaires. Mais cela est une autre histoire. Et ces maisons que l'on a transportées d'un coin à l'autre, pierre par pierre, planche par planche, poutre par poutre, le tout naturellement mis sur plan et chaque élément numéroté, revivent ou plutôt ne perdent pas leur passé par la grâce des hommes de métier, fin connaisseurs et fier du travail qu'ils accomplissent. On les comprend. On aurait peut-être voulu être parmi eux. Et par ainsi avoir contribué à cette sauvegarde salutaire.

Le dernier numéro « Ballenberg » offert aux donateurs, aux trois premières pages, témoigne de la nécessité de garder les sols en tant que témoignages au même titre que tous les autres éléments d'une bâtisse. Ces sols que l'on a sans doute constitué avec soins, mais que désormais l'on ne voit plus. On regarde de jolies parois de bois, on lève la tête pour s'émerveiller d'un plafond de qualité, on admire les meubles, les fenêtres, les portes, mais on oublie quelque peu de regarder les sols. Sauf quand ils présentent des particularités évidentes qui en font parfois de vrais chefs-d'œuvre. Mais dans l'ensemble le regard reste à niveau et on foule un plancher dont on n'admire pas assez les particularités.

Ces trois pages, elles nous auront incité à réaliser cette étude sur les sols de notre haut vallon, les voici. Nul ne nous reprochera de les avoir intégrées dans notre étude, n'est-ce pas ?



Un sol et un plafond à l'ancienne.





Rue pavée d'un petit hameau de la Bergamasque.

BALLENBERG POST

MAGAZINE DES DONATEURS

N°2 | mars 2024

 **Ballenberg**
FREILICHTMUSEUM DER SCHWEIZ
MUSÉE SUISSE EN PLEIN AIR
MUSEO SVIZZERO ALL'APERTO
SWISS OPEN-AIR MUSEUM



Les sols, de précieux témoins historiques

Entretien

Un dévouement infatigable pour
les bâtiments historiques.

Page 6

Landschaftstheater

Bärner Gringe –
Une histoire vraie.

Page 11

Agenda

Trois temps forts
de la saison 2024.

Page 12

À chaque pas, liés à l'histoire

Ils peuvent être habilement conçus en bois, ornés de marqueteries, ou simplement constitués de terre battue. Les sols en disent long sur l'utilisation historique d'un bâtiment, malheureusement, ils ne sont plus que rarement d'origine.

Notre simple présence laisse des traces. Souvent négligé, le sol d'un bâtiment est l'un des éléments de construction les plus soumis à l'usure. Dans le bois et la pierre, nos pas laissent des traces et, dans le meilleur des cas, racontent même l'histoire de la maison. Ces petites cavités qui se sont progressivement creusées au milieu des marches d'escalier au fil des décennies sont le témoignage de toutes les chaussures qui ont monté et descendu ces marches. Et dans plus d'une ancienne cuisine, les traces de frottement des chaises révèlent l'emplacement de la table de cuisine.

Le Musée suisse en plein air Ballenberg s'étend sur 66 hectares, dont environ 15 000 mètres carrés sont occupés par les empreintes des bâtiments, sans compter les étages supérieurs, ce qui correspond à un peu plus de deux terrains de football et représente beaucoup de travail pour l'entretien et la conservation. «Autrefois, le plafond d'un étage constituait souvent aussi le sol de l'étage supérieur, et ils étaient donc fabriqués à partir du même matériau», raconte Riccarda Theiler, responsable de l'architecture et d'étude de l'habitat. Et en raison de leur usure importante, les sols d'origine des bâtiments historiques ont souvent été remplacés.

Bois, pierre naturelle, argile, limon, terre. Les artisans utilisaient pour les sols les matériaux dont ils disposaient également pour la construction des bâtiments, avec de grandes différences selon l'utilisation. Le bois peut être utilisé en planches brutes ou en parquet raffiné, ce dernier symbolisant une certaine opulence. On le voit bien dans la villa d'industriel de Hans Schafroth de Burgdorf BE (bâtiment 361) ou dans la maison d'artisan de Herzogenbuchsee BE (381). «Certains propriétaires ont à leur tour essayé de protéger le bois et ont recouvert leur plancher à lames de cire», explique Kurt Bühler,

responsable de l'exploitation et de l'infrastructure. C'est le cas par exemple dans les maisons paysannes d'Ostermundigen BE (331), de Therwil BL (131) et de Richterswil ZH (611).

De précieux témoins historiques

Les simples planchers sont restés, au fil des siècles, presque inchangés dans leur conception. Selon leur utilisation, ils étaient composés de carreaux d'argile, de dalles ou de planches. À l'époque, les plus riches investissaient plutôt dans l'enveloppe du bâtiment ou dans le plafond, mais rarement dans le sol, que tout le monde piétine et abîme. Souvent, les artisans utilisaient les matériaux disponibles dans la région et s'adaptaient ensuite au budget du client pour la réalisation.

Parmi les différents artisans chargés de la pose, duassage et de la découpe des sols, l'on retrouve : les parqueteurs et menuisiers en marqueterie, les charpentiers et maçons, les poseurs de pierres et les paveurs. Kurt Bühler estime que le sol le plus cher du Musée en plein air est celui de la tuilerie de Péry BE (141). Nicolas Grandguenin, Jean-Pierre Criblez, Jacob Zeller, Joseph Rohrbach et Edouard Bessire y ont fabriqué eux-mêmes des tuiles jusqu'en 1900 environ. Un travail au cours duquel un peu de limon tombait de temps en temps. «Et c'est ainsi que le sol a évolué au fil du temps.» Un spécialiste l'a reconstitué après le transfert du bâtiment sur le site du musée.

Dans une autre maison, en revanche, le sol joue un rôle tout à fait central. Et les visiteurs et visiteuses s'en rendent compte, puisqu'ils sont guidés à travers les pièces sur un ponton et ne peuvent pas poser leurs pieds sur le sol d'origine. Il s'agit de l'une des plus anciennes maisons en bois de Suisse encore debout, originaire de Schwyz (751) et datant de 1336. Les larges planches du sol de la construction en madriers



sont également visibles de l'extérieur sur la façade. « Il s'agit d'une particularité architecturale que l'on observait surtout dans les régions alpines », précise Riccarda Theiler.

Chemins de terre bruts

En ce qui concerne l'entretien des sols dans les bâtiments, peu d'efforts sont nécessaires. Les collaborateurs et collaboratrices passent l'aspirateur sur les surfaces en bois au printemps, puis les nettoient à sec et les lavent de temps en temps avec un chiffon humide. Et si le sol est en limon, l'on améliore sa stabilité en y versant de l'eau. Partout où les gens passent fréquemment.

Outre la centaine de bâtiments historiques, le site du musée dispose également d'un vaste réseau de chemins. Certaines avant-places sont magnifiquement pavées de pierres, comme celle de la maison

paysanne de Madiswil BE [321]. Et ce qui saute aux yeux lorsque l'on découvre le site, ce sont toutes les petites routes et sentiers aménagés de manière naturelle, sans asphalte. « Bien entendu, l'entretien serait plus simple », déclare Kurt Bühler. Et Riccarda Theiler ajoute : « Nous n'avons pas utilisé de matériaux allochtones. » Ainsi, les maisons apparaissent comme à l'époque, tout comme le paysage qui les entoure. Des surfaces brutes et des chemins de terre qui, en été, sont mouillés d'eau pour limiter la formation de poussière.

D'ailleurs, avant que le Musée en plein air n'ouvre ses portes pour la première fois en 1978, il n'y avait pas de maisons d'habitation sur le site du Ballenberg. Les terres, c'est-à-dire le sol d'origine, étaient utilisées à des fins agricoles et exploitées depuis le Moyen Âge. De nombreuses granges de pâturage, dont certaines existent encore aujourd'hui, en témoignent.

Avant que de retrouver notre chère vallée, unique en son genre de par la présence de son lac et de sa Dent, offrons-nous une visite au Château de l'Isle où le goût du propriétaire, Charles de Chandieu, établissant en cette année 1696 cette superbe bâtisse, nous « émoustille » encore aujourd'hui. On peut tout y admirer, mais surtout ne pas négliger ces sols de grandes dalles calcaires et ces escaliers impressionnants et superbes. Quelle classe !



Façade sobre, de style naturellement français, mais superbe. Le bâtiment sert d'école et de bâtiment administratif. Quelle commune ne rêverait-elle pas de posséder une telle merveille. En contrepartie ce petit excès de romantisme a son coût !



On peut admirer les boiseries, mais il ne faut surtout ne pas oublier de baisser les yeux.



Ces dalles de calcaire, foulées par autant de pas que vous voulez, dans leur variété de couleur, constituent un sol d'une beauté admirable.



Quittez la pièce d'accueil et retrouvez ce « local de distribution » d'une élégance raffinée. Le calcaire domine toujours. On ignore cependant tout de l'endroit où il a pu être extrait. Les tailleurs de pierre, une fois de plus, furent des artistes incomparables. A les envier d'un tel savoir-faire.



Tailleurs de pierre et ferronniers unis pour vous offrir des éléments architecturaux que les innombrables agriculteurs du village ne verront sans doute jamais. Et puis, en quelque sorte, Monsieur Charles n'est-il pas venu voler leurs terres ?



Ces merveilleux artisans d'autrefois. Jamais payés au niveau de leurs compétences.

Mais quittons ce Pied-du-Jura où l'on découvrirait sans aucun doute d'autres merveilles pour retomber à pieds joints dans notre Vallée et environs, et en particulier pour retrouver nos chalets d'alpage qui nous offrent eux aussi de belles particularités en ce qui concerne leurs sols, mais ici beaucoup moins nobles. De simple utilité, sans recherche aucune sur le plan esthétique, mais dégageant une émotion qui a elle aussi son prix.



Le sol du chalet de la Dôle offre une rusticité maximale. Simples cailloux alignés les uns contre les autres et aucun entourage pour la chaudière, le creux de feu ou creux du feu simplement creusé en son emplacement.



Quelque part ailleurs dans le Jura ou en Gruyère, avec la même simplicité, preuve que ce système perdurait malgré l'invention de l'entourage de chaudière du milieu du XIXe siècle. La perte calorifique était énorme.



Le Crêt à Chatron Vieux sur la commune du Lieu n'est pas au mieux de sa forme. Mais sait-on que nombre de ses éléments architecturaux datent de 1712, ce qui en ferait l'un des plus anciens, si ce n'est pas le plus ancien, chalet de la Vallée.



La cuisine de ce chalet est elle aussi d'une belle rusticité, avec un même type de sol. A gauche, l'amodiateur, Fernand Rochat de la Cornaz, a fait venir un photographe professionnel qui prendra quelque quatre ou cinq photos ce jour-là. Nous sommes à la fin du XIXe siècle. Le cliché est remarquable, en ce sens que le photographe a su saisir un intérieur pourtant noyé d'une profonde pénombre, les fenêtres de la cuisine ne donnant que peu de jour.



Certains de ces sols, de chalet dans l'ensemble tout autant rustiques, pouvaient quand même être d'une qualité supérieure. Admirez ici ces belles dalles de calcaire. Nous sommes à la Montagne-Devant, sur le Suchet, dans les années vingt.



Passons à la Muratte, proche du Crêt-à-Chatron Neuf, pour en découvrir quelques particularités architecturales encore en place. Construction de 1721.



Le sol de la cuisine qui pouvait être entièrement dallé ou caillouté autrefois, est désormais en béton mouchardé. Un quart de la surface a été planché, afin de permettre au personnel du chalet de pouvoir se chausser ou se déchausser tout à son aise en vue de monter aux chambres à coucher de l'étage sur un sol moins froid que le béton. Les habits pouvaient être pendus contre la paroi de bois séparant les escaliers de la cuisine.



Escaliers rustiques que voici.



En haut, le sol de la vieille chambre est resté tel qu'il fut posé vers 1818, soit il y a plus de deux siècles. Les lits, d'apparence rustique, sont de construction récente !



Retour au rez pour découvrir l'écurie. Les sols de cette partie du chalet étaient toujours recouverts de planches, de boudrons comme l'on disait. Ceux-ci, plus ou moins posés à même la terre battue, il fallait les remplacer régulièrement. D'autant plus qu'ils étaient plus encore usés par le bétail en stationnement pendant les heures chaudes de la journée. L'usure pratiquée par les pieds de ces animaux est plus sensible au niveau de l'attache qu'à l'arrière. Précisons encore que si la cave à fromage pouvait être autrefois de terre battue, elle fut bétonnée, pratique non favorable au fromage, la terre battue jouant un rôle de régulateur, tant au point de vue de la température que de l'humidité. Il en fut de même pour la chambre à lait.



Cuisine Muratte. Première partie en béton bouchardé, seconde en planches. Le ceux de feu, démoli dans les années septante, a été reconstitué.

Redescendons au niveau des villages. Intéressons-nous aux bâtiments publics. Aux églises tout d'abord. Il y a tout lieu de croire que les sols de la salle de culte proprement dite étaient autrefois de planches. Avec des fondements humides, celles-ci, tout comme dans les chalets, devaient être remplacées de temps à autre. On en vint dans la plupart des cas à bétonner les fonds et à les carreler. Plus rares devaient être les églises avec des dalles de calcaire, tout au moins dans notre région.



Eglise des Charbonnières. Le parvis, non décelable sous la légère couche de neige, est de pavés industriels bruns.



Eglise des Charbonnières. Le choix du sol appartient sans doute à la commune. Chauffage électrique placé sous les banc. Dans certaines églises le sol entre les bancs est encore en planches, afin que les fidèles ne se gèlent pas les pieds que le bon Dieu, l'avez-vous remarqué, ne vous réchauffe jamais !



Le chœur a été rehaussé en 1960, avec des catelles plus modernes. L'ensemble reste d'un aspect assez commun.



Petit détour par l'église du Lieu.



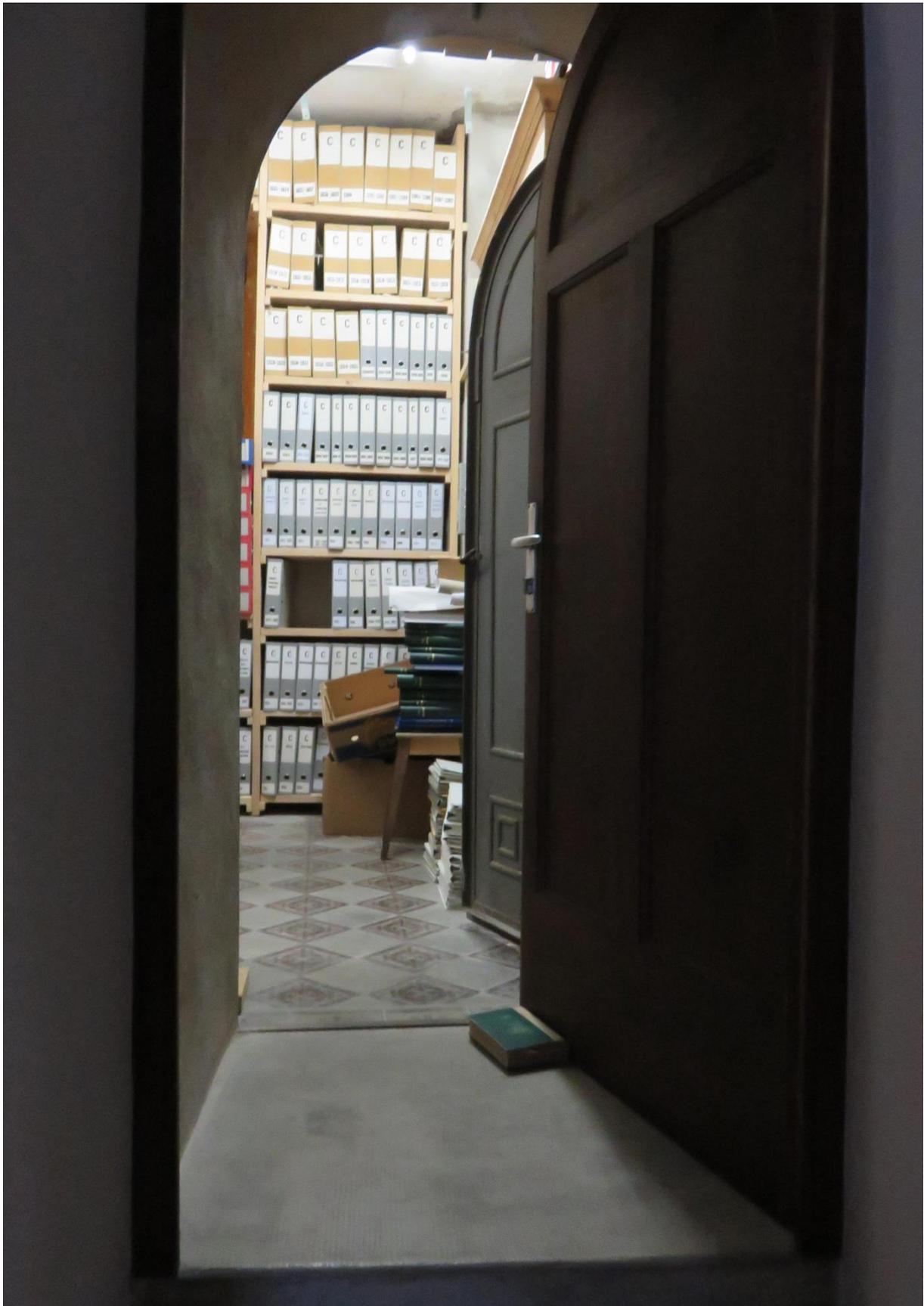
Le sol reste de planches, ce qui est beaucoup plus agréable pour les pieds ! Quand on a les pieds délicats... Mais mettez une double paire de chaussettes, que diable, et de bons souliers !



A l'étage, l'ancien local des archives, sur la galerie, est recouvert de planelles de terre cuite de la fabrique Lerber à Romainmôtier, ainsi que dessous, tandis que le grand local d'archives est de catelles ordinaires.



On retrouve parfois de telles catelles ou planelles de terre cuite dans les brocantes.



Local d'archives dans l'église du Lieu. Le sol est carrelé.

Autre bâtiment public, l'ancien local des Charbonnières, démoli en 2022 pour être remplacé par un immeuble à appartements protégés.



Arrière du local des Charbonnières, construit vers 1930, démoli moins d'un siècle plus tard. Comme quoi rien ne reste en l'état.



Hall d'entrée et vestiaire. C'est dans ces casiers que l'on mettait nos savates de gym. Ca sentait bon la poussière et les pieds !



La grande salle, avec parquet refait dans les années huitante.



La scène, à l'origine de planches, a subi un lifting en même temps que la grande salle.

Les écoles, en fait de bâtiments publics, peuvent aussi retenir notre attention. Pour un habitant des Charbonnières, quoi de plus naturel que de parler de la sienne !

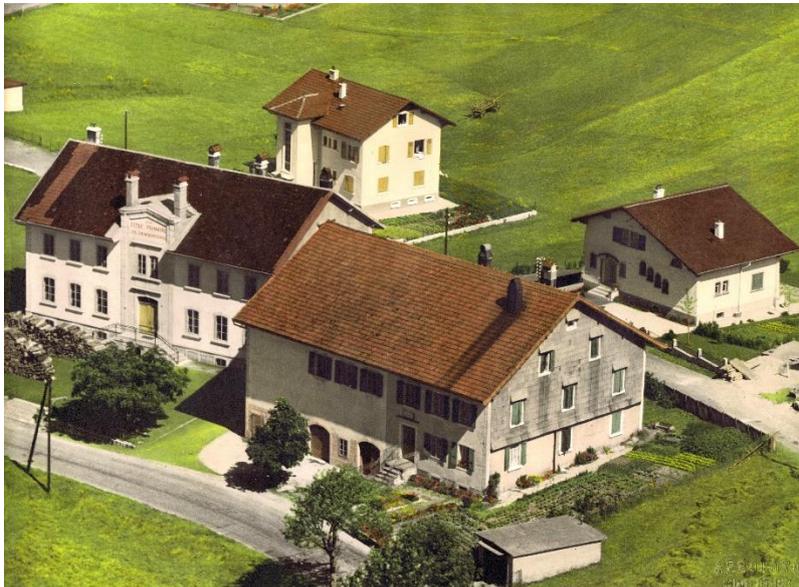


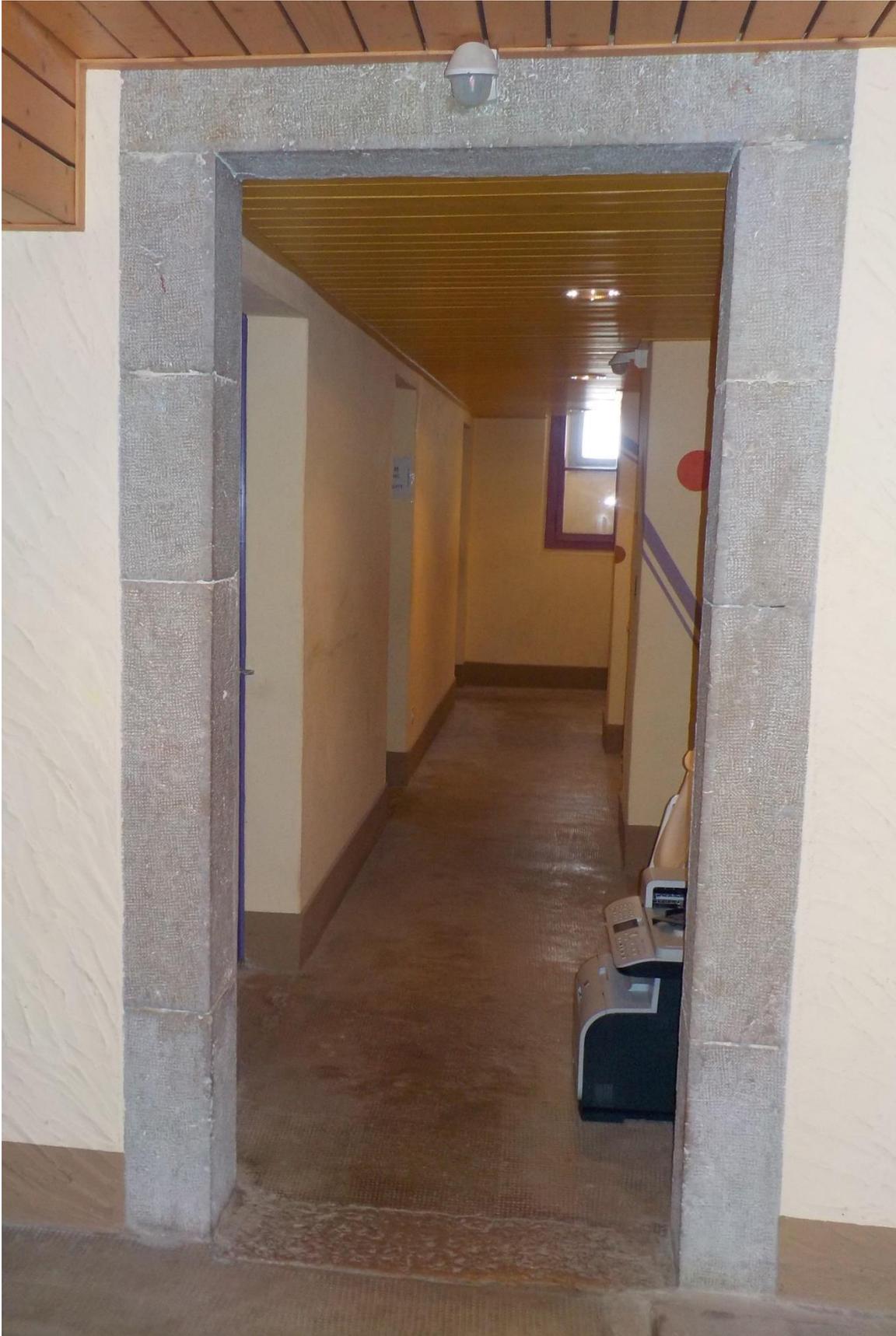
Photo vue d'avion, prise vers 1955. Le cliché mérite explication. Au premier plan la maison Saïset avec des tuiles d'origine, de 1877, encore en état. A l'arrière-plan à gauche, la maison des frères René et Pierre Rochat. A droite maison de Simon Rochat. Le collège est à gauche, avec des tuiles vernissées noires. Un changement interviendra pour remplacer celles-ci par de l'éternit. La cour a été colorée en vert, alors qu'elle n'était à l'époque qu'en terre battue. Les nombreux stères déposés sur cette même cour indiquent que l'on chauffe encore tout au bois. Le collège des Charbonnières a été construit en 1876, un an avant la maison Saïset. Il est temps d'y rentrer !



Grande classe. Le sol est en planches non traitées, d'où une forte poussière lors du balayage par les concierges, à l'époque, Frédéric Cornu et son épouse Mafalda, originaire de Gerosa, petit hameau de la Bergamasque que l'on pourrait presque apercevoir depuis l'endroit d'où l'on vous parle ! Réunion des deux classes à l'occasion d'un reportage pour quant au dévouement des élèves des Charbonnières en faveur des sinistrés d'Agadir en 1960. Votre serviteur est à l'extrême droite. Le sol était identique dans la petite classe. Hall d'entrée sans doute déjà carrelé.



Escaliers pour se rendre au sous-sol, deuxième rampe. Usé par le passage d'élèves se rendant aux toilettes – souvenez-vous de l'odeur – pendant un siècle. Les souvenirs sont là, inscrits sur cette pierre au demeurant magnifique.



Là où sont les toilettes. Ensemble restauré mais le sol reste le même qu'autrefois, en simple ciment bouchardé.



Ecole ou collège du Séchey. Comme le hameau n'avait plus de chapelle depuis pas loin d'un siècle, on construisit un clocheton avec à l'intérieur la pendule et la cloche de 1780. Le collège du Séchey fut construit en 1880.



Classe unique du Séchey, avec les anciennes tables – de 1880 sans doute – et un sol de planches. Présence des filles Liardon qui passeront ensuite aux Charbonnières. La fille Leisi est au premier plan.



Galets de l'école du Séchey carrelé sur toute sa surface. Ici au niveau du clocheton. Un grimpe-chat permet d'accéder à la cloche. La vieille pendule de 1880 a été soustraite. Elle ornemente aujourd'hui l'Espace horloger de la Vallée de Joux.

Autre bâtiment « public », le **Poste des Mines**, en plein Risoud, propriété autrefois de la gendarmerie vaudoise, actuellement de la commune de L'Abbaye.



Le Poste des Mines, au cœur du Risoud, proche de la frontière.



Le lavoire, sous la fenêtre, en entrant

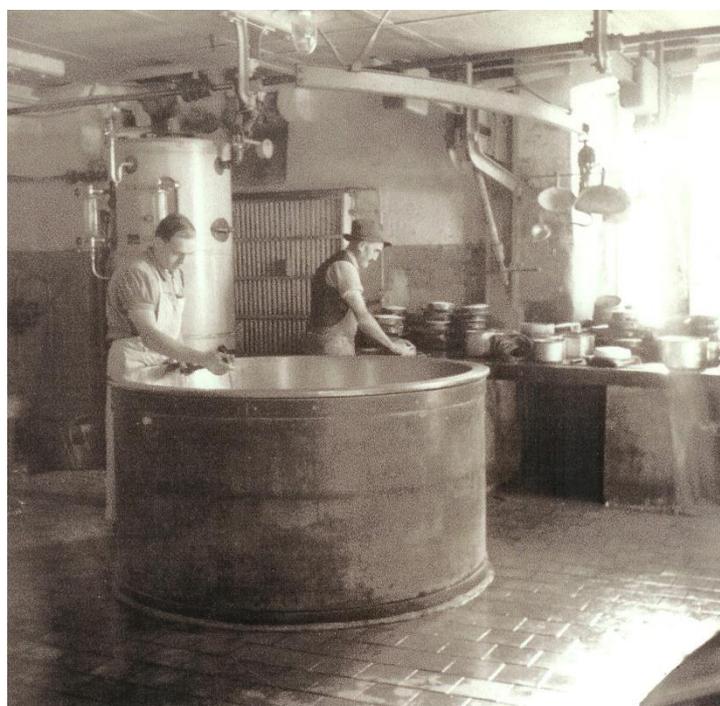


Ancien escalier du pose des mines conduisant du hall d'entrée aux chambres de l'étage. Sans doute la seule photo de ces escaliers qui virent défiler des générations de gendarmes, d'où leur usure. Disparurent lors de la dernière réfection du bâtiment par la commune de l'Abbaye. On s'était alors adressé au municipal en charge des bâtiments afin de garder les marches. Oui, oui, on s'en occupe. Tout fut brûlé !

Bâtiment sociétal, la laiterie des Charbonnières.



Laiterie des Charbonnières en décembre 2016.



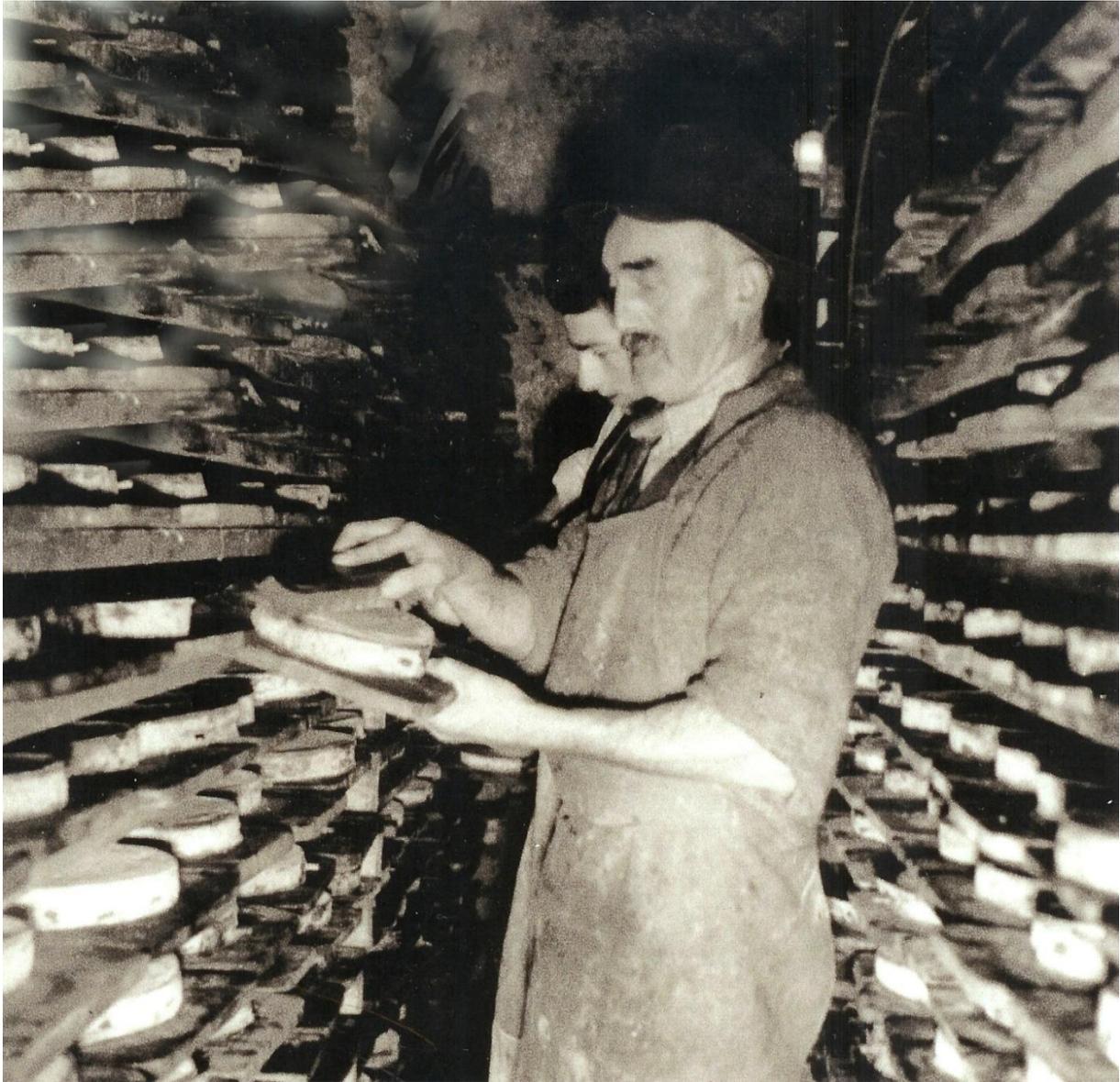
Planelles grises du local de fabrication en 1939.



Nouvelles planelles posées à une date que nous ignorons. Nous sommes ici en 2016, avec le coureur Alain Genier.



Planelles de terre cuite de la grande cave. Le temps a fait son œuvre !



C'est ici même que Jules Rochat et son fils Samuel frottaient les vacherins en 1939.

Les pavés de l'entrepôt de la gare du Pont



Magnifiques pavés remis à jour récemment. Le Caprice attend sagement derrière la grande porte en compagnie du tracasset d'Antonioli dit Tonio, marchand de glace au Pon

Les fontaines

Couvertes ou non, elles étaient fréquentées par tout un chacun. Pour s'approvisionner en eau, pour abreuver le bétail, et pour les lavandières, y faire leurs lessives. Il était alors préférable d'avoir deux bassins, l'odeur de savon ne plaisant pas au bétail qui venait s'y désaltérer deux fois par jour.

L'entour de la fontaine était d'ordinaire pavé de cailloux rond. C'est là que les bêtes déposaient leur bouse alors que l'eau fraîche exerçait un effet décongestionnant. On appelait ce fumier le rablon. Et chose qui étonnera le péquin d'aujourd'hui qui ne sait même plus ce qu'est le fumier, le rablon se misait. Il était propriété en général des villages qui possédaient les fontaines, ou des sociétés, et devenait pour une saison à disposition de celui qui avait misé le plus haut. Si l'on ne se concurrençait pas pour ça, le fumier restait toujours précieux pour engraisser les champs. On ne le gaspillait d'aucune manière.

Ces braves vieilles fontaines, pour le cas où les bassins avaient été en pierre, existent encore pour la plupart. Parfois parfaitement entretenues, parfois en un état qui laisse à désirer. L'un dans l'autre elles sont les témoins de nos anciens modes de vie où l'eau était précieuse, qui n'arrivait pas d'office par le robinet.

Pour ce qui concerne le bétail, d'être mené deux fois par jour à la fontaine, lui assurait un exercice salubre, et quelque soit le temps qu'il fait. Il est vrai que par les journées très froides du plein hiver, l'eau arrivait à geler, dans les bassins autant que dans les tuyaux. Il fallait alors fondre de la neige pour abreuver son bétail. Heureusement, de telles situations étaient rares.



Abreuvement du bétail au Lieu. Dombréa, 1897. Il est évident qu'avec la neige l'on ne verra pas le pavé !



Même fontaine. Une mère y fait sa lessive. Les pavés cette fois-ci sont parfaitement visibles.



Fontaine couverte de vers l'Épine. A mi-chemin de l'Épine-Dessus et de l'Épine-Dessous, chacun des propriétaires l'étant aussi de cette fontaine commune dont la « doi » se trouve quelques dizaines de mètres en amont.



Fontaine couverte de Vers l'Epine avec ses pavés.



Fontaine couverte aux Piguet-Dessus. L'étau marque l'état de vétusté de la charpente.



Un bassin ordinaire pour un joli pavé, avec l'écoulement par un petit canal. Celui-ci sans eau prouve le tarissement de la fontaine.



Là aussi très certainement du pavé. Carte postale de 1910 environ.

Les maisons privées



La cure et la maison Guignard-Vidoudez au Sentier. La cure doit garder d'importants vestiges de sol. Quant à la **maison Guignard-Vidoudez**, elle constitue en ses structures d'origine, l'une des plus anciennes maisons du Sentier, construite sans doute à la fin du XVI^e siècle déjà.



Les dalles calcaires du corridor du rez. Admirable de poli réalisé par le pas des femmes et des hommes en plus de quatre siècles.



Le mur d'une cave au fond du corridor, prouve une ancienneté remarquable par le volume des pierres et leur état de vétusté.



Catelles du corridor d'entrée.



Séchey, fontaine du milieu, maison Victor Rochat à gauche.



Corridor dallé à l'ancienne avec Eliane Rochat, femme de Victor, monteuse de boîtes à vacherin à domicile.

Maison Trachsel au Séchey, dans la grande lignée d'orient



Arrière de la maison de Bertrand Trachsel, avec le néveu.



Au cœur de la maison, la grande cheminée qui offre aujourd'hui un timide puits de lumière.



Au pied de la cheminée, de belles dalles de calcaire vieilles de quatre siècles.



La preuve par l'image.

Chez Jules-Jérémie autrement dit chez Alexandre



Jules-Jérémie Rochat, deuxième du nom. Le devant de la maison est pavé.



Votre serviteur, ici âgé de un an, est né dans cette maison.

La maison voisine, c'est chez Tsun



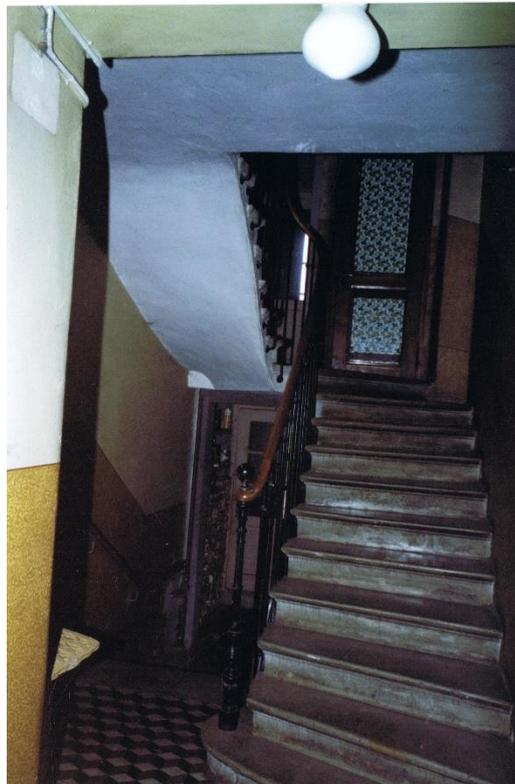
Façade ouest et arrière de la dite maison, voisine de chez Jules-Jérémie. Construction de 1901, suite à l'incendie du Haut-du-Village en septembre 1900.



Corridor d'entrée avec des catelles de 1901.



Cuisine. Catteltes de 1901 toujours. Admirez la cuisinière.



Escaliers de béton qui mènent au premier étage.



Palier du premier étage.



Fourragère et grange tout en même temps, les crèches, et sous la paille, les planches.

Chez Louis Golay du Poste



Devant la maison, vous y verrez cette plaque admirablement restaurée par un artiste local. Le bâtiment était alors réservé à un poste frontière.



Ecurie, partie en planches. En tas, vieilles planches à vacherin.



Ecurie, partie pavée.



Bel escalier de pierre conduisant du rez au premier étage.



Le sol carrelé du galetas, permettait d'y étendre la lessive alors même qu'elle dégouttait encore.



De belles planelles de terre cuite joliment arrangées et joliment lustrées. Un régal pour l'œil.

Chez Rochat-Golay au Pont

MÉD D'OR POUR FROMAGES
DIPLOME D'HONNEUR
POUR VACHERINS

MILAN 1906

GENEVE 1896

FRAUENFELD 1903

LAUSANNE 1910

DIPLOME DE 1^{re} CLASSE

TÉLÉPHONE N° 3

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ROCHAT-GOLAY

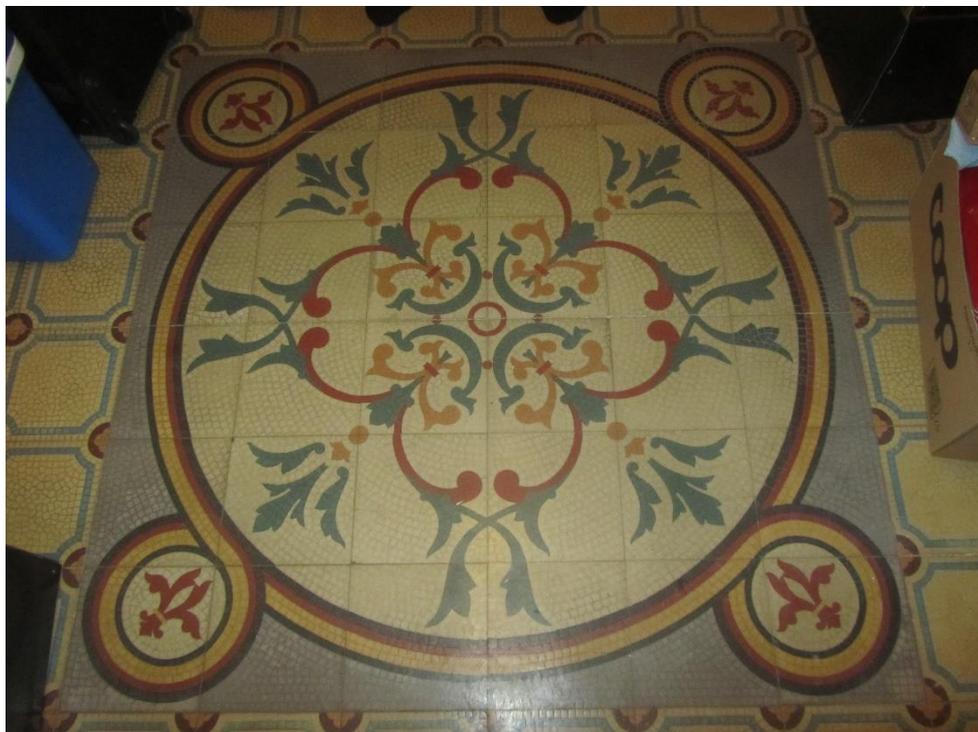
COMMERCE DE FROMAGES
GRUYÈRE
& PÂTE MOLLE

Henri Rochat-Golay
LE PONT
(Vallée de Joux) Suisse

SPÉCIALITÉ
de VACHERIN ou MONT-D'OR de la Vallée de Joux
FROMAGE GRAS DU JURA
EXPORTATION POUR TOUS PAYS

LITHO A. MARGENS, LAUSANNE

Chalet suisse construit en 1906 par un riche marchand de fromage originaire de Chez Saïset, aux Charbonnières.

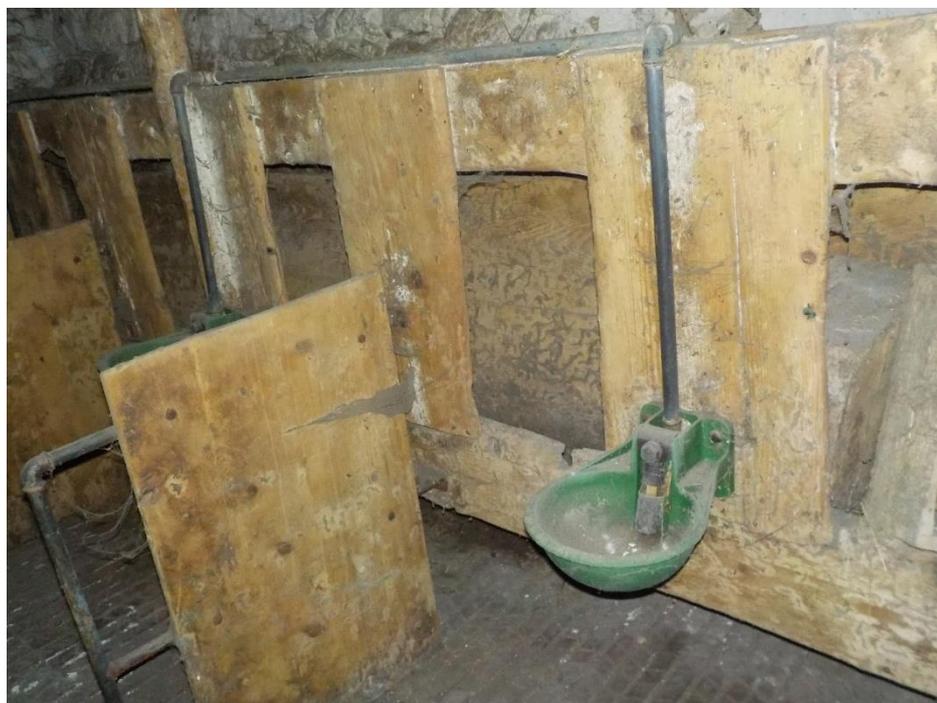


Hall d'entrée du premier étage. La classe !

Ferme Chez Frédy Bifrare au Pont, anciennement chez Mouquin, aujourd'hui chez Meylan



Ferme ancienne et dans un état très passable située en retrait de la route du quai.



Crèches, abreuvoir automatique et sol de petites planelles de terre cuite.



La grande écurie, avec un même type de sol en terre cuite.



Tout à bise, la cuisine. On y vivait dans des conditions spartiates.



Deux types de catelles pour une même cuisine.



Les deux chambres adjacentes sont planchées, mais dans quel état !

Du côté de chez Clerget à l'Abbaye



Toile de Tell Rochat. Chez Clerget, soit à la poste, la maison est désignée par le petit chariot postal positionné devant le bâtiment. Tableau en possession du Patrimoine de la Vallée de Joux.



Cette maison possède encore sa grande cheminée.



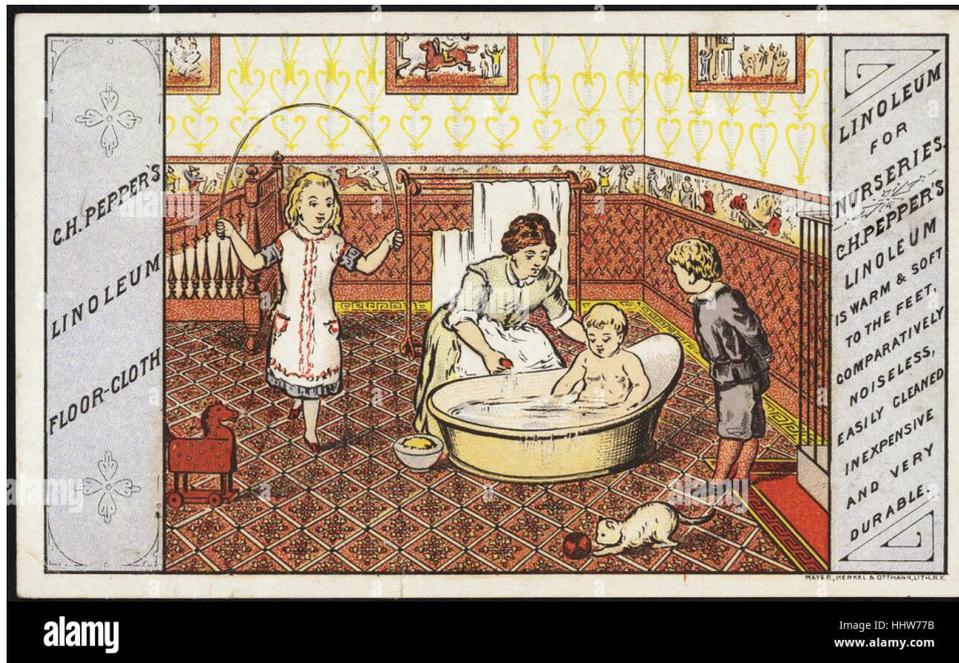
Vue d'en bas, du noir et un flash sur le ciel.



Au pied de la vase cheminée, dans ce qui était autrefois la cuisine, des dalles de calcaire d'une vétusté remarquable. Le pas des différents propriétaire a lustré la surface.

Le linoléum

Il s'en est posé des km, et pourtant quand il s'agit de trouver des images de pièces dont les sols sont revêtus de ce matériau vieux de plus d'un siècle, la tâche est rude. Des lins de toutes sortes et de tous motifs, concurrencés sur le tard par le Novillon, pourtant plus délicat et moins durable.



A l'ancienne.



Aujourd'hui.

On se souviendra de nos parties de glisse sur le fameux lino qui recouvrait le sol du corridor du premier étage de la maison Saïset, aux Charbonnières :

En fin de soirée souvent, les jeux ordinaires nous ayant lassés, nous nous rendions au corridor. Là, juste derrière la

porte. Un grand corridor qui va dès la porte du salon jusqu'à la fenêtre du bout, près des buffets aux parchemins. Un lino vert couvre le plancher, avec des motifs hexagonaux à l'ancienne, un peu façon inca, solide à défier plus que nos vies, les siècles. Et lisse comme on ne vit jamais aucun autre lino. La tante Noni, celui-là, devait l'encaustiquer à mort, et rien que pour nous.

Nous enlevions nos souliers, même nos chaussettes, nous nous couchions sur le dos et dès la porte du salon que nous faisons claquer au départ tant les poussées contre son panneau inférieur étaient fortes, nous nous propulsons des pieds en direction de la fenêtre. Il y avait d'un côté le mur, de l'autre la balustrade des escaliers. Puis le corridor s'élargit là où se trouve la porte du galetas et où l'on voit suspendu au mur un grand portrait de la tante Annette.

Les pieds nus permettaient d'adhérer mieux sur le lino encaustiqué. Nous nous tortillions, nous picchions à mort pour parvenir si possible chacun le premier à l'autre bout du corridor où nous tournions pour revenir de la même manière, après une forte impulsion contre la paroi du fond, en lames, à la façon des nageurs dans une piscine. Et nous retrouvions bientôt notre point de départ.

Délicieuses et inoubliables parties. A pieds nus, la plante glacée, tant pis, sur le lino brillant où nos pulls glissaient si bien. Et quel chahut, surtout la porte du salon qui claque! A tel point que nos parents, peu satisfaits de nos compétitions, nous faisaient parfois une sacrée mine quand nous redescendions!

- Quand même, nous disait notre mère, vous ne trouvez pas que vous exagérez ?

Nous trouvions ces remarques déplacées. Presque blessantes. Propos amers auxquels ils rajoutaient souvent que chacun ferait beaucoup mieux de rester chez lui! C'était la douche froide sur un plaisir qui nous était apparu comme le plus grand, le plus insurpassable. Non, décidément, les adultes ne nous comprenaient ni ne nous comprendraient jamais. Choquant!

Et vlan, en attendant la porte du salon claque comme elle se doit. Une de ces astiquées, mes amis, Je n'ai jamais su

comment elle a fait pour

résister à six cousins pleins d'énergie et de fougue. Tout juste si elle ne sortait pas de ses gonds. Un bruit tel que parfois même la tante Noni venait remettre de l'ordre dans notre grande fête des glissades sur le dos! Nous nous calmions un peu, et puis peu à peu, repris tous par les affres de la compétition, nous remettions ça. Sur le ventre aussi parfois pour changer. Où nous bouffions la poussière légère de ce grand corridor en hiver toujours glacé.

Mais voilà, peu à peu, avec les années qui passent, notre tante Noni toléra de moins en moins ces amusements qu'elle considérait comme indignes de notre âge. Elle y mettait de plus en plus son veto. Et parfois même, à la suite d'une partie qui avait dépassé toutes les bornes en bruit et en excitation et où la porte du salon cette fois-ci avait menacé de se fendre en deux, elle nous refusait le traditionnel petit verre de Malaga.

- Quand même un tout petit, quémandait l'Etienne.

Non, cette fois-ci elle ne céderait pas. Nous lui avions trop cassé la tête, nous ne lui avions pas assez obéi. Alors nous rentrions déçus, eux chez la grand-mère où ils logeaient, nous à l'étage en dessous, juste pour y recevoir une nouvelle leçon de morale.

Le temps a passé. Il me semble que pourtant c'était hier. Et je me sens encore coupable!

Que nous n'ayons au moins recueilli un modeste morceau de ce revêtement mythique à l'heure où il fut retiré !

Routes et chemins

Les chemins d'abord. Tout comme les routes autrefois, de terre blanche, enrobés de cette chaille que l'on trouvait notamment sur les pâturages, dans les endroits où elle put être déposée par les glaciers secondaires il y a des milliers d'années. On trouve par exemple les excavations d'où elle fut extraite en quantité, sur le plat du Crêt-à-Châtron neuf, juste à côté du chemin, donc disponible à proximité même. On procéda de la sorte pendant des siècles, jusqu'à ce que ces sentes secondaires soient aussi goudronnées. En reste cependant de nombreuses qui restent en l'état, témoins d'une époque où le sans cesse à recharger est de rigueur.



FORÊT DU RISOUX

Héliochromie de la
Rotogravure, Genève



Les Charbonnières, quand le chemin du Crêt-du-Puits, qui fut la route principale jusque vers 1870, était encore tout entier de terre blanche.



Charbonnières, les Crettets, la route est en terre blanche, avec une poussière très conséquente en été quand la pluie est absente pendant des jours voire des semaines. Le lac est à son plus haut niveau, venant lécher le pied même des maisons. Le vieux village vient de brûler et n'est pas encore reconstruit.



On peut admettre que route principale et Crêt-du-Puits sont goudronnés. Le bitume apparut dans notre commune vers 1930. Il est évident que ce nouveau revêtement demandait quand même à être restauré de temps à autre, tout ou en partie. Ici pour la route cantonale, à gauche, les travaux devaient redonner une nouvelle jeunesse à la traversée du village, non seulement pour ce qui est de la route, mais aussi pour de nombreux murs de soutènement. Le village, en quelque sorte, faisait peau neuve ! Photo de 1959.



Il est évident qu'au temps des diligences, les routes n'étaient que de terre. Nous sommes ici devant la poste de Vers-chez-Grosjean vers 1910.

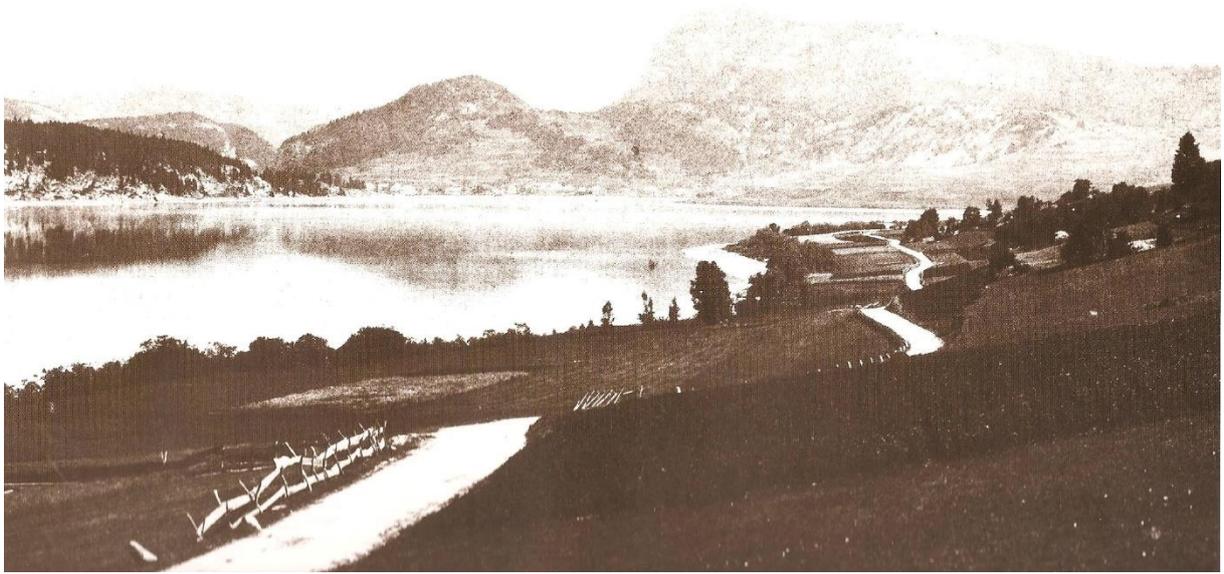


Photo Auguste Reymond, fin du XIXe siècle. Quand les routes, à distance, apparaissaient comme de longs rubans blancs. Ici entre l'Abbaye et les Bioux.

